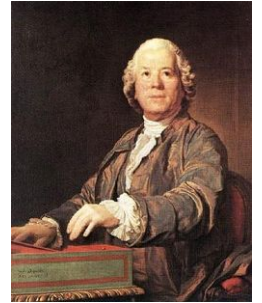


Gluck à Paris (1774-1779).

Dossier Gluck 2014 (1)

Dossier Gluck 2014. 2014 marque les 300 ans de la naissance de Christoph Willibald Gluck, *champion de l'esthétique défendue par Rousseau. Le Chevalier, favori de Marie-Antoinette ne serait pas Gluck sans ses accomplissements lyriques français, en particulier parisiens qui perfectionnent encore les avancées viennoises des années 1760... Point sur l'œuvre lyrique du Chevalier Gluck, en particulier sur les opéras qu'il présenta sur la scène parisienne, entre 1774 et 1779.*



Si Gluck suscite honneurs et triomphe à **Vienne**, en particulier avec son **Orfeo ed Euridice (1762)**, il finira pas dérouter le goût des viennois avec ses œuvres ultérieures : **Alceste (1767)** et **Paride ed**

Elena (1770), au succès plus mitigés. La réforme qu'il engage, du moins le style résolument moderne qu'il développe à l'endroit de l'opéra (chant et musique sont fusionnés au profit de la continuité et de la cohérence de l'action dramatique), va bientôt conquérir une nouvelle capitale d'Europe : **Paris**. Au reste ce sont les œuvres de Hasse ou d'un autre napolitain, Traetta qui séduisent davantage les viennois : son *Iphigénie en Tauride* de 1762, présentée quelques mois après l'*Orfeo* de Gluck, correspond davantage au goût conservateur (et plus décoratif) du public. Comme d'ailleurs, il en ira des œuvres de Mozart par rapport à celles de Salieri. On ne rappellera jamais assez que *Les Noces* (première, le 1er mai 1786) ne suscitèrent guère de succès quand **la Grotta di trofonio de Salieri**, ouvrage contemporain

(créé en octobre 1785), fut salué comme le modèle des opéras viennois les plus réussis ! [LIRE notre dossier complet GLUCK 2014](#)

**Compte rendu, opéra. Tours.
Grand Théâtre, le 23 mai
2014. Giuseppe Verdi :
Falstaff. Lionel Lhôte,
Isabelle Cals, Enrico
Marrucci, Delphine Haidan,
Nona Javakhidze, Norma
Nahoun, Sébastien Droy. Jean-
Yves Ossonce, direction
musicale. Gilles Bouillon,
mise en scène**

Pour achever dans la joie et l'allégresse cette saison 2013-2014, l'Opéra de Tours propose à son public une reprise de la production du Falstaff verdien imaginée par Gilles Bouillon, créée in loco en 2007.
La scénographie imaginée par le



metteur en scène se révèle comme un hommage aux théâtre de tréteaux, utilisant pleinement portes et trappes, permettant toutes sortes d'entrées et de sorties pour les différents personnages. Une reproduction du tableau *Ensor aux masques* de James Ensor domine le fond de scène, alors qu'un cheval à bascule trône fièrement dans un coin et que le plateau est recouvert de gazon, le cadre dans lequel se déroulent les péripéties du pancione se veut plein de couleurs et de fantaisie. Le plateau réuni pour cette reprise rend pleinement justice à la vocalité si particulière du dernier ouvrage composé par le maître de Busseto. Dominant l'ensemble de la distribution, Lionel Lhote impressionne, pour son premier Falstaff, par sa maturité vocale et stylistique, éloignée de toute surcharge. Il déploie ainsi sa belle voix de baryton, richement timbrée et parfaitement placée, jamais grossie, aussi convainquant dans des aigus percutant que dans la demi-teinte, servant par cette solide technique une incarnation aussi élégante qu'attachante.

Tutto nel mondo è burla

A ses côtés, les joyeuses commères trouvent d'excellentes interprètes avec le trio formé par l'Alice d'Isabelle Cals, moins spectaculaire que dans le Tour d'écrou mais néanmoins parfaitement à sa place, la Meg Page de Delphine Haidan, roublarde et bien chantante, et la Quickly débonnaire de Nona Javakhidze, réussissant des « Reverenza » généreusement poitrinés et d'un impact réjouissant. Le Ford d'Enrico Marrucci demeure crédible de bout en bout, tandis que Sébastien Droy et Norma Nahoun se complètent idéalement en Fenton et Nanetta, lui manquant parfois de brillant mais d'un beau raffinement vocal, elle irrésistible de fraîcheur et de charme.

Et on se doit de mentionner le Dr Caius incisif d'Eric Vignau et le Pistola ombrageux d'Antoine Garcin, la palme de l'humour revenant au Bardolfo d'Antoine Normand, hilarant de bout en

bout.

Belle prestation des chœurs maison, toujours impeccablement préparés par Emmanuel Trenque. Galvanisant ses musiciens, Jean-Yves Ossonce connaît son Verdi sur le bout des doigts et sait donner naissance à la folie contenue dans la partition sans jamais perdre de vue l'architecture sonore, tenue d'une main de maître.

Une belle façon de terminer la saison, dans un tourbillon musical jubilatoire.

Tours. Grand Théâtre, 23 mai 2014. Giuseppe Verdi : Falstaff. Livret d'Arrigo Boito d'après William Shakespeare. Avec Falstaff : Lionel Lhôte ; Mrs Alice Ford : Isabelle Cals ; Ford : Enrico Marrucci ; Mrs Meg Page : Delphine Haidan ; Mrs Quickly : Nona Javakhidze ; Nanetta : Norma Nahoun ; Fenton : Sébastien Droy ; Dr Caius : Eric Vignau ; Bardolfo : Antoine Normand ; Pistola : Antoine Garcin. Chœurs de l'Opéra de Tours ; Chef de chœur : Emmanuel Trenque. Orchestre Symphonique Région Centre-Tours. Direction musicale : Jean-Yves Ossonce. Mise en scène : Gilles Bouillon ; Décors : Nathalie Holt ; Costumes : Marc Anselmi ; Lumières : Michel Theuil ; Dramaturgie : Bernard Pico.

Illustration : le Falstaff de Lionel Lhote © F. Berthon – Opéra de Tours 2014

**Les Arts Flo chantent le
livre VII de Monteverdi sur**

France Musique



France Musique, aujourd'hui, 14h : Les Arts Florissants, Paul Agnew chantent le Livre VII de madrigaux de Monteverdi. L'épopée vocale (et instrumentale à partir du Livre V) des madrigaux de Monteverdi

poursuit son cours : Paul Agnew réunit les meilleurs solistes des Arts Florissants pour l'intégrale des madrigaux du divin Monteverdi. Le cycle récapitule l'évolution de plus dramatique de Claudio Monteverdi : un voyage musical inouï qui mène de la polyphonie poétique au baroque dramatique et opératique... Voici l'étape actuelle, celle du Livre VII, sommet des vertiges amoureux écrits par Claudio.



Les lettres amoureuses qui y paraissent, le ballet final de Tirsi et Clori, deux bergers alanguis enivrés ressuscitent l'élan du désir, la promesse de l'extase, une sensibilité ardente que Monteverdi retrouve en pleine possession de ses moyens, comme un nouveau printemps des sentiments. Le dramatisme du style fusionné à l'articulation du mot confirme les nouvelles avancées de Monteverdi... bientôt génie spectaculaire à l'opéra, dans la Cité des Doges. De sorte que ce nouveau Livre VII est bien comme le prochain Livre VIII, un laboratoire vocale et lyrique d'une prodigieuse activité. [EN LIRE +](#)

**Suite de l'intégrale des Madrigaux de Claudio Monteverdi
Livre VII**

Paul Agnew et les solistes des Arts Florissants

5 dates : Les 16 (Caen), 22 (Anvers, De Singel), 25 (Prague, festiva), 26 (Dresde, festival), et 28 (Paris, Cité de la musique) mai 2014.

Diffusion sur **France Musique**, le **lundi 16 juin 2014 à 14h**.



**Madrigaux
Monteverdi**

de

Les Arts Florissants dirigés par Paul Agnew

Enregistré à la Cité de la musique à Paris

Claudio Monteverdi : Madrigaux (Livre VII)

Solistes vocaux : Miriam Allan, soprano. Hannah Morrison, soprano. Lucile Richardot, contralto. Zachary Wilder, ténor. Lisandro Abadie, basse

**Compte rendu, concert. Lyon.
Chapelle de la Trinité, 11
juin 2014. Collegium Gent,
Philippe Herreweghe :
cantates et oratorios des
Bach**

Un thème Ascensionnel, des variations sur l'ombre et la lumière, traversant quatre cantates et oratorios de la famille Bach : la chapelle de la Trinité lyonnaise est cadre idéal pour une telle



Résurrection. Philippe Herreweghe, haut spécialiste du monde de Bach, donne élan joyeux mais sereine gravité à ces partitions de mystique et de recherche.

La douceur de la Trinité

Écoutant, ébloui par la perfection et la pertinence des choix stylistiques de Philippe Herreweghe, les quatre cantates et oratorios de la famille Bach, on se dit que le moindre des devoirs pour un spectateur, c'est aussi d'aller chercher les « correspondances » significatives qui enrichissent des moments si précieux. (A plus forte raison si le spectateur signataire de ces lignes est investi d'un (si petit !) pouvoir de critique, mais nommons-le mémorialiste, c'est plus modeste...). Dans un concert comme celui qui vient de clôturer en gloire la « saison baroque » en Trinité lyonnaise, c'est le lieu privilégié qui incite à la mise en relations de l'« entendre » et du « voir ». La restauration impeccable de cette Chapelle aux allures d'église permet de ne pas faire sentir le « rénové », la patine du temps (récent) a déjà appliqué ses marques, peut-être les harmoniques et les résonances de multiples concerts depuis plus de deux décennies ont-elles contribué à cette douceur de la Trinité...

Au pays de Descartes et de Poussin

Il est vrai que c'est ici baroque à la française, donc sous

le signe d'une modération sans tentation d'un trop de fièvre au pays de Descartes, Poussin et Champagne. Les tableaux du chœur sont sagement encadrés par le marbre orthogonal, les quatre statues sont dans la gestuelle très baroque de « l'ostentation », mais indiquent avec quasi-réserve un Ciel où siège la Parole : une consigne de modération qui semble « faite » pour un chef non ibérique ou italien, mais venu des brouillards nord-occidentaux... Bref, Philippe Herreweghe, en cette thématique de l'Ascension(nel), garde l'élégante distanciation malgré tout si engagée qui a imprimé sa marque dans le microcosme baroqueux. Les gestes des bras et des mains paraissent souvent menus, se mouvant dans un espace intime, et en ceux-là s'exprime parfois – sans mots, évidemment –, – une tendresse qu'implore vers ses interprètes le regard pourtant « presque trop(?) sérieux ».

Le Verbe s'est fait chair

Sans doute aussi un enregistrement télévisuel du concert ajoute t-il à la tension des interprètes. Les sourires viendront une fois accompli le parcours de chaque œuvre, et alors la sévérité du Maître se détendra... Parfois aussi le corps se penche comme pour exprimer l'action musicale, le frémissement, et ajoutant son « tout entier » aux mains qui déjà implorent l'impatience soucieuse de perfection. En arrière et en dedans, bien sûr, se tient l'esprit dont on se rappelle que la formation initiale du chef – médecine, rayon psychè – a guidé vers le mal quantifiable. En paraphrasant l'Evangile de Jean, on dirait qu'avec Herreweghe « le Son, comme Verbe, s'est fait chair et habite parmi nous. ». Et les beautés musicales dans leur adaptation à la pensée en retrait silencieux sont offertes en des effectifs du « milieu », entre les masses qui prévalurent –et parfois « caricaturèrent » – dans une conception « post-romantique », et la cure de minceur qu'ont appliquée – non sans séduction argumentaire, paradoxale et purificatoire- les minimalistes

rigoureux comme J.Rifkin ou Sigiswald Kuijken.

Un effectif raisonnable

Entre Jordaens ou Rubens et Le Greco, Herreweghe se rapprocherait du mystique espagnol, au moins pour célébrer Bach en voyage lyonnais : douze vocaux (chœur et solistes), un chiffre de symbolique apostolique, et 22 instrumentistes, en nombre raisonnable, non pléthorique. Glissons encore vers le visuel : des volumes tantôt tendant aux blocs, tantôt traversés de lumières mouvantes, et tous transcendés par l'action impérieuse jusque dans son repli lyrique. C'est bien ce qui rend unique le son du Collegium Gent, lui-même patiemment cimenté, coloré, fondu-enchaîné par son exigeant fondateur.

Le centre spirituel du choral

Les partitions de la Famille Bach y paraissent dans leur vérité ,religieuse pour les croyants-chrétiens, et du domaine sacré de l'humain, pour « les autres », incluant tous les récits, toutes les histoires et les symboliques. Ainsi le langage –parlé dans les « poésies » de livret, qui certes ne sont pas toutes inspirées, « musiqué », toujours – permet d'atteindre le Sens universel pour ceux qui acceptent d'emprunter – fût-ce un temps – ce chemin. La synthèse de cet art, où certains guides de la pensée comme Luther ont une place éminente, c'est le choral : clameur sans cri, flux et reflux de sons organisés et ardents qui rationalise l'écriture et rend accessible au plus grand nombre, voilà bien le « petit monde » au sein du grand monde qu'est chaque cantate, moment d'unanimité en action pour les fidèles et même les écoutants, écho de ce que « chantait » le chœur dans la tragédie de l'Antiquité.

Dans le creuset de l'inspiration collective

Les solistes de chaque « groupe en trio », conquièrent évidemment leur individualité au sein du voyage des sons : la basse Peter Kooij, parfois héros de puissance (BWV.43) et aussi angoissé que bercent les flûtes (B.11), l'alto Damien Guillon, à la voix « isangélique », quelque part hors du monde (B.11), le ténor Thomas Hobbs, à l'éclat lyrique (B.43) et parfois suppliant (cantate de J.M.Bach), la soprano Dorothee Miels, consolatrice (B.43) et sortant de l'ombre (B.43). On n'oublie pas non plus des moments parfaits dans les groupes, des images à résonance poétique : le miroir enflammé des cuves sonores que sont les timbales, , la discrète, studieuse et sage silhouette de l'organiste, les basses magiques des violoncelles (B.43) et de la contrebasse (B.11), la ponctuation exultante et ensoleillée des trompettes, le profil méditatif du hautboïste japonais, la noble projection d'attitude bergmanienne de la 3^e basse à stature légendaire... Nul n'est en concurrence, tout se fond dans le creuset de l'inspiration collective.

Le Soir et les Pèlerins d'Emmaüs

Et puis, enchâssée entre les cantates-oratorios du Descendant, on rencontre la brève cantate de Johann-Michael, Ascendant –cousin germain du père de J.S.B., père de Maria-Barbara (la 1^{ère} épouse du Génie), et pas du tout négligeable affluent du système « fluvial » des Bach aux XVII^e et XVIII^e. : révélation saisissante de densité dramatique, de frémissement poétique où le Soir (Abend) se contrepointe du chant éperdu des cordes comme oiseaux se répondant à travers les arbres, avant que le quatuor vocal ne dise qu'il faut affronter le vieillissement du Temps. Avec le BWV 6, on suit le récit des Pèlerins d'Emmaüs, et là aussi une « tragédie du paysage »(mental) va des coups de lumi-re hollandais-XVII^e au clair-obscur, au mystère habité de Rembrandt, avec une voix de

soprano qui s'abandonne à la contemplation mystique de ce que les yeux ne sauraient d'emblée saisir. On songe là encore à un texte inattendu de Julien Gracq, dans son « Beau Ténébreux » : « entre Résurrection et Ascension, ces apparitions fuyantes, douteuses, crépusculaires, si poignantes d'une lumière de départ » : allez, à vos livres, spectateurs de la Trinité, encore un effort et vous serez « en correspondances » !

De Van Eyck au Tintoret

Travaillons donc (sur) le souvenir actif de telles fêtes, recherchons ensemble dans l'histoire picturale ce qui d'ailleurs ne figure pas tant dans un XVIIIe contemporain de J.S.B. que dans ce qui « remonte » en vérité théologique des arts, au XVIe italien (agitation poétique de Tintoret, douceur de Titien, décorative de Véronèse : tiens ,les rangées de balustrades balconnantes sur la nef de la Trinité !), ou au XVe de la péninsule (Giotto, Masaccio, Uccello). Sans surtout oublier, du côté de chez Philippe H. et du Collegium, les Flamands du naturalisme spiritualiste, Van Eyck, Van der Weyden, Van der Goes, visionnaires d'Agneau Mystique et d'Annonciations. Tout cela, sans doute plus que l'ascensionnel baroque d'églises autrichiennes et allemandes... Et puis, sous l'éclat usurpateur des triomphes guerriers (la mise en déroute des ennemis dans BWV 11), un écho visuel et auditif du malheur des temps qu'engendrèrent les guerres religieuses (celle des Trente Ans de l'Europe du Centre au XVIIe) et de la conquête monarchique sanglante (les armées de Louis XIV saccageant le Palatinat)...

L'art, l'Histoire, ne sont-ils pas uniques mais faisant partie de l'Un, splendeurs, menaces et horreurs inextricablement mêlées ? Mais pacifions tout cela par une Parole claudélienne : « l'esprit créateur, l'esprit de vie, la grande haleine pneumatique, le dégagement de l »esprit qui

enivre ! ».

Lyon, Chapelle de la Trinité, 11 juin 2014. J.S.Bach (1685-1750) et J.M.Bach (1649-1694) : cantates et oratorios. Collegium de Gent. Philippe Herreweghe, direction.

CD. Les 25 ans de la mort de Karajan (Deutsche Grammophon)

CD. Les 25 ans de la mort du chef Herbert von Karajan (coffrets Deutsche Grammophon) : le 16 juillet 2014 marque les 25 ans de la disparition du chef d'orchestre **Herbert Von Karajan, né en 1908, décédé le 16 juillet 1989**. A cette occasion, Deutsche Grammophon lui rend hommage à travers une série de coffrets commémoratifs offrant une sélection de ses enregistrements



majeurs pour le label jaune, dont un remarquable coffret grand format (rappelant l'essor des disques vinyles) dédié aux archives Richard Strauss, un compositeur lui-même fêté en 2014 ([150 ans de la naissance de Richard Strauss](#)) et pour lequel Karajan a manifesté un intérêt continu comme chef symphonique et lyrique : **le superbe coffret Richard Strauss (12 cd)** regroupe ainsi poèmes symphoniques, symphonies (Don Juan, Don Quichotte, Ainsi Parla Zarathoustra, Une vie de héros, Une

Symphonie Alpestre, les Concertos pour hautbois et pour cor...) et l'opéra Le Chevalier à la rose dans le live de 1960 enregistré au festival de Salzbourg (avec l'équipe de l'Opéra de Vienne : un must absolu par la vie, l'intensité, la fougue orchestrale et la cohérence du plateau vocal). Le coffret de 12 cd intitulé « Karajan Strauss » permet de mesurer l'esthétique et le son Karajan désormais données historiques dans l'histoire de l'enregistrement, au cours des années 1960, 1970 et 1980 (Une Symphonie Alpestre) ; c'est aussi l'occasion de comparer plusieurs versions d'une même oeuvre (Don Juan), avec les orchestres « rivaux » sous sa baguette et non des moindres : Philharmoniques de Vienne et de Berlin, Royal Concertgebouw orchestra... Réédition événement. Prochaine grande critique à venir dans le mag cd de classiquenews.com.

Lire aussi [notre portrait de Herbert von Karajan](#) (centenaire 2008)

Festival de Saintes 2014

[Saintes, Festival. 11>19 juillet 2014](#). La cité musicale dans l'ample enceinte de l'Abbaye aux Dames retrouvent pour son festival estival les fondamentaux qui font sa réussite et souvent la magie de programmes passionnants, associant créations, défrichements, expériences instrumentales sur instruments d'époque, et bien sûr vertiges choraux... L'événement cette année est double : **la création de Jardin clos**, programme planant et apocalyptique qui croise et fait dialoguer l'extase vocale de Hildegard von Bingen défendue par les 5 voix féminines de



De Caelis, et les suspensions hypnotiques de Zad Moultaka (création le 13 juillet 2014, Cathédrale Saint-Pierre de Saintes, à 19h30 : [lire notre compte rendu critique des prémices de Jardin clos](#)) – c'est aussi, **la nouvelle session de l'orchestre de jeunes musiciens JOA (Jeune Orchestre de l'Abbaye)** : pépinière de talents frénétiques et audacieux au service des oeuvres orchestrales sous la direction cette année encore de Philippe Herreweghe (programme romantique : Symphonies n°2 de Haydn, n°4 de Beethoven, le 12 juillet, Abbaye aux Dames, 19h30) ; puis sous la direction non moins vibrante et ciselée du violoniste Alexander Janiczek (lire ci après nos 4 coups de cœur 2014)...



festival de Saintes 2014

Jardin clos, JOA, jeunes talents et vertiges choraux...

Jardin clos nous rappelle qu'à Saintes, hors festival estival, ont lieu des concerts toute l'année : la résidence de De Caelis et leur création Jardin



clos qui en est l'aboutissement, en témoigne cette année ; le JOA est l'autre grande manifestation dévoilant ce travail musical spécifique à Saintes où la recherche s'accorde aux gestes les plus exigeants... Pour preuve autour de ces deux temps forts ainsi distingués, ne manquez pas cette année nos 4 coups de coeur suivants, éléments isolés d'une offre musicale aussi riche que très prometteuse :

1 – Vox Luminis, le 11 juillet en ouverture du festival (Abbaye aux dames, 19h30) : l'ensemble choral de Lionel Meunier propose Israelbrünnlein (petites fontaines d'Israel), sommet de la musique ancienne germanique. Les mêmes interprètes jouent les cantates de Bach le 13 juillet à 13h

2 – La Grande Chapelle, le 14 juillet (Abbaye aux Dames, 13h). L'ensemble d'Albert Recasens, superbe phalange ibérique, se dédie aux polyphonies suaves ferventes de Juan Hidalgo (1614-1685), grand ordonnateur des fastes baroques à l'époque de Louis XIV...

3 – Concert du JOA Jeune Orchestre de l'Abbaye, le 18 juillet (Abbaye aux Dames, 17h) : programme pour cordes seules. Concerto pour violon de Mendelssohn, Concerto en ré de Stravinsky, Grande fugue opus 133 de Beethoven, sous la direction du violoniste particulièrement remarqué l'année passée au festival (Symphonie n°1 Titan de Gustav Mahler),

Alexander Janiczek. Pour les jeunes instrumentistes sur instruments anciens, il s'agit d'offrir au public le résultat de leur session de travail sur les pupitres de cordes.

4 – Enfin le concert de clôture est assuré comme d'habitude par Philippe Herreweghe et l'Orchestre des Champs Elysées, le 19 juillet à 19h30 (Abbaye aux Dames) : au programme, Bruckner (Motets par le Collegium vocale Gent), Schubert (Messe en mi bémol majeur D950. Vertiges sacrés sous la voûte de l'Abbaye aux Dames pour une fin d'édition marquante par ses audaces chorales, vocales instrumentales.



Le festival de Saintes c'est aussi **de nombreux jeunes talents** déjà remarqués à Saintes ou nouveaux tempéraments à suivre désormais et révélés dans le cadre de l'Abbaye aux Dames : entre autres, Quatuor Hermès (Haydn, Beethoven, Schubert, le 13 juillet, 22h), Jean Rondeau, clavecin (le 15 juillet, 13h),

Récital de l'excellente soprano Céline Scheen (L'Amante segreto, le 16 juillet, 13h), Quatuor Hip4tet (Quatuors de Félicien David et Mendelssohn, les 17 et 19 juillet, 17h), ...

Informations
Réservations

Consultez l'ensemble de la programmation du festival de

Saintes, les modalités de réservations et les offres pacakagés plusieurs concerts, les conditions d'hébergement à Saintes... sur [le site du festival de Saintes 2014](#)

Réservations par internet

par téléphone au + 33 5 46 97 48 48

Vendée : Festival Musiques à la Chabotterie

Vendée. Festival Musiques à la Chabotterie : 24 juillet<6 août 2014.

Expérience instrumentale à Saint Sulpice le Verdon. La Chabotterie en Vendée est un logis typique du bocage vendéen : à la fois ferme-métairie et château, remarquablement préservée dont la cour d'honneur et les jardins accueillent chaque été pendant le festival estival, conférences rencontres, concerts, promenades, opéras. Cette année fait exception : pas de voix ni d'ouvrages

lyriques, mais le seul chant des instruments. **Hugo Reyne**, par ailleurs chef fondateur de La Simphonie du Marais, propose **une programmation exclusivement instrumentale : l'expérience instrumentale ou « Rameau & le goût français »**, du 24 juillet au 6 août 2014 (18ème édition) offre une incursion dans les paysages baroques français où les instruments font figures



principales. Pas moins de 15 concerts qui font la part belle au chant des instruments (violon – l'instrument préféré de Rameau qui se fait portraiturer tenant l'archet-, hautbois, flûte, viole, luth, clavecin, harpe...), solistes ou concertants, surtout en formation orchestrale.

Baroque instrumental dans le bocage vendéen

L'offre musicale affiche toutes les formes possibles laissant la part belle aux musiciens : musique de chambre, concertos, symphonies. Place donc à Rameau, mais aussi Leclair et Locatelli, eux aussi compositeurs décédés en 1764, il y a 250 ans. Bonus appréciable pour les festivaliers : avant chaque concert, une rencontre discussion avec les artistes est proposée pour mieux comprendre et connaître le programme présenté (« confidences baroques » chaque jour de concert vers 17h ou 18h).



à ne pas manquer

6 concerts événements à La Chabotterie à l'été 2014 :

Jeudi 24 juillet 21h : concert d'ouverture (concert promenade jusqu'à la Cour d'honneur, œuvres de Lully, Philidor,

Hotteterre, Leclair. La Symphonie du Marais. Hugo Reyne, direction).

Vendredi 25 juillet 21h : Rameau et Leclair par Stradivaria, Daniel Cuiller, direction.

Samedi 26 juillet, 21h : Nocturnes baroques, Rameau chez La Pouplinière. 57 rue de Richelieu à Paris, Rameau, directeur de l'Orchestre du Fermier Général, professeur de son épouse, propose les concerts symphoniques le plus prisés de la capitale.

Lundi 28 juillet, 21h : Suite des Fêtes de Polymnie de Rameau, Les Eléments de Rebel par l'Orchestre de Vendée sous la direction d'Hugo Reyne.

Mardi 5 août 2014, 21h : Swinging Rameau. Rameau, génie mélodique revisité par le swing jazzy de Denis Colin... Le Concert de l'Hostel Dieu. Franck-Emmanuel Comte, direction.

Vive Rameau, à bas Gluck : l'année musicale 1764

Concert de clôture, mercredi 6 août 2014, 21h

Autour de la figure de Rameau décidément très fêté à La Chabotterie, **Hugo Reyne** convoque aussi Gluck (dont 2014 marque aussi le centenaire de la naissance : La Rencontre imprévue), Haydn et Mozart (Symphonies 22^e et 1^{ère}), Philidor (ouverture du Sorcier). Même Debussy, fervent défenseur de Rameau et admirateur de son immense génie baroque, est convié (Hommage à Rameau, complété par plusieurs extraits de Monsieur Croche...). Sérénade à 18h. Confidences baroques à 18h15. Concert à 21h. C'est pour nous le concert clé du festival à la Chabotterie 2014 : Hugo Reyne comme chef y déploie sa maîtrise de l'orchestre baroque français, d'autant qu'il vient de faire paraître sous son label, [une nouvelle version des Indes Galantes de Rameau \(live réalisé en 2013 à Vienne\), orchestralement savoureuse.](#)



Restauration et hébergement

Sur le site de la Chabotterie, le restaurant Thierry Drapeau vous propose certains soirs de concert (24, 30 et 31 juillet, 5 et 6 août) un menu spécial festival à 19h (40 €). Réservation au 02 51 09 59 31. D'autres restaurants sont à votre disposition à proximité du site. *Hôtels, chambres d'hôtes et gîtes à proximité : renseignements à l'Office du Tourisme du canton de Rocheservière au 02 51 94 94 05*

Renseignements et réservations

[Logis de la Chabotterie – Festival Musiques à la Chabotterie](#)

02 51 43 31 01

85260 Saint Sulpice le Verdon

Réservations à partir du 16 juin 2014

Du lundi au vendredi de 9h30 à 13h et de 14h à 17h (répondeur en cas d'absence)

Une pré-réservation par téléphone est conseillée.

Possibilité de réserver en ligne sur www.vendee.fr

Informations
Réservations

Dans les jardins de William Christie : à Thiré en Vendée



Thiré (Vendée). Dans les jardins de William Christie, 23<30 août 2014.

Raffinement musical et écrin de verdure : le bocage vendéen n'a jamais mieux enchanté... A Thiré (Vendée), William Christie réconcilie musique baroque et nature en une Arcadie recomposée dont les délices et les surprises font le plus fascinant des festivals de l'été. La 3ème édition des Rencontres Musicales en Vendée a lieu la dernière semaine d'août, du 23 au 30 août prochain dans le cadre du parc enchanteur dessiné par le fondateur des Arts Florissants, un jardin magicien où le chef d'orchestre et le claveciniste s'expriment avec un raffinement inouï : les jardins de Thiré sont avant tout l'expression du bon goût et de la fantaisie souveraine mises au diapason cette année de Charpentier, Rameau, et plusieurs autres créateurs baroques européens (Campra, Monteverdi, Bach : voir les « Méditations »).

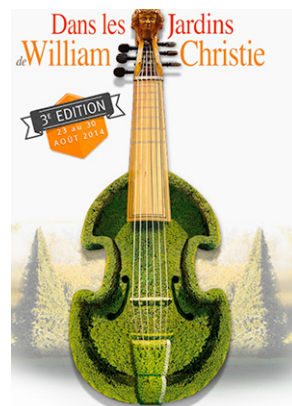




photo © CLASSIQUENEWS 2014

Chez William Christie

Dans les jardins enchantés de Thiré



Les premières éditions ont célébrés la mystérieuse poésie de Handel (Acis et Galatée) puis Purcell (Didon et Enée) sur le miroir d'eau.



Cette année, **grandes soirées lyriques étoilées en Vendée** : le nouveau programme

des Arts Florissants (alors en tournée depuis le 4 juin dernier et sa création à Caen au Manège de la Guérinière), [«](#)

[Rameau, maître à danser » \(lire notre compte rendu critique du concert créé à Caen le 4 juin 2014\)](#) : spectacle fusionnant la danse, le théâtre, la musique autour de deux actes de ballets composé pour Louis XV : Daphnis et Eglé puis La Naissance d'Osiris (Miroir d'eau de Thiré, les 23 et 24 août à 20h30), puis la sublime action d'Actéon de Marc Antoine Charpentier, les 29 et 30 août à 20h30, dont les figures mythologiques et cynégétiques s'accordent idéalement à l'esprit du parc conçu par William Christie.

Les 25 et 27 août, place aux vertiges liturgiques et sacrés, dans l'église de Thiré où les deux chefs associés, Paul Agnew et Jonathan Cohen offrent tour à tour, Hear my prayer et Ode sur la mort de Mr Henry Purcell.



Chaque jour de représentation, les festivaliers peuvent découvrir la beauté éclectique du parc et ses bosquets enchantés à partir de 15h30 et jusqu'à minuit (avec illuminations pour la nuit) ; en famille, les visiteurs peuvent suivre avec les jardiniers du domaine, les visites guidées, de 15h45 à 16h45, s'initier aux mystères de la musique grâce aux Ateliers musicaux et aux Contes joués (« En compagnie des nymphes » : pour tous, adultes et enfants), ou écouter en plein air, dans les salons de musique autour de la maison (cabinet de verdure, jardin rouge, mur des cyclopes, cloître, parterres, terrasses ou pont chinois...) les nombreux petits concerts réalisés par les musiciens, chanteurs des Arts Flo et de la Juilliard School of New York (ne pas manquer le concert des « trois chefs », William Christie, Paul Agnew, Jonathan Cohen en général programmé dans le jardin rouge l'après midi).



Le festival imaginé et accueilli par William Christie dans ses jardins de Thiré s'adresse au plus large public ; il veille à l'enchantement des sens comme aux vertus de la transmission : en jardinier musicien pédagogue, « Bill » que tout un chacun

pourra croiser dans son domaine, les jours de concert, se soucie de la professionnalisation et de la transmission aux jeunes interprètes ; ainsi, **les opéras en plein air, les mini concerts et les promenades musicales** (qui invitent les auditeurs à parcourir les allées et bosquets du domaine) permettent aux jeunes talents de réaliser et accomplir leur cheminement artistique : rien n'est comparable aujourd'hui pour un jeune, à l'expérience des Arts Flo. Les festivaliers familiers des lieux (d'une beauté il est vrai à couper le souffle) y retrouvent les jeunes tempéraments, fougueux, vifs, prometteurs, du **Jardin des Voix, l'Académie vocale fondée par William Christie** : ceux de l'année en cours, ceux des promotions précédentes (cette année : Elodie Fonnard, Rachel Redmond -sopranos-, Emilie Renard -mezzo-, Sean Clayton, Reinoud Von Mechelen, Zachary Wilder – ténors...). Jeunes chanteurs et instrumentistes, musiciens accomplis des Arts Flo offrent l'espace d'une semaine l'une des programmations les plus raffinées dans un cadre unique au monde. C'est un festival majeur de l'été qui fait de la Vendée, un lieu désormais incontournable en France au mois d'août.

Informations
Réservations

Réservations par internet sur les sites :

www.vendee.fr

www.festivalchezwilliamchristie.vendee.fr

Par téléphone : 02 51 44 79 85

Des prix particulièrement accessibles. L'ensemble des activités musicales offertes pendant le festival affiche des prix plus que raisonnables, uniques mêmes comparés à d'autres manifestations aux affiches pourtant moins



prestigieuses. Ce critère permet une accessibilité totale pour tous et fait de Thiré, un festival qui n'a rien d'élitiste (un autre argument pour le défendre totalement). Jugez plutôt : Les Promenades musicales (8/5 euros), Concerts sur le Miroir d'eau (18/10 euros), Miroir d'eau + Méditations (20/12 euros)... Ne tardez pas à réserver car dates et places sont limitées.

Ne pas manquer cette année :

– **les opéras sur le Miroir d'eau**, les 23, 24 (Ballets de Rameau), 29 et 30 août (Actéon de Charpentier). A noter : selon la météo, des billets supplémentaires seront mis en vente le jour de la représentation... Prévoir une couverture car les nuits peuvent être fraîches.

– **l'expérience des concerts et promenades musicales** dans les bosquets du jardin (musiques baroques en formation statique ou itinérante dans le parc)

– les concerts de 22h45, dans l'église de Thiré :
« Méditations à l'aube de la nuit », soit pas moins de 7 programmes qui font de l'église du village, le nouveau temple du chant baroque : Campra (23 et 24 août), Seicento italien (25 et 28), Bach (27) et Monteverdi (29 et 30) y seront joués par les Arts Florissants.

VIDEO

visionner notre [reportage spécial Dans les jardins de William Christie, festival de Thiré 2013 \(2ème édition\)](#)



photo ©

CLASSIQUENEWS 2014



photo ©
CLASSIQUENEWS 2014



photo ©
CLASSIQUENEWS 2014



photo © CLASSIQUENEWS 2014

Une Arcadie contemporaine : le Songe de Thiré. Baroque à la manière du parc de Versailles (ses allées dessinées au cordeau, sa perspective axiale à l'infini, son miroir d'eau, ses statues dans le parc...), maniériste dans le souvenir des jardins médicéens et toscans, romantique aussi par ses ruines antiques dans la pinède, oriental tout autant grâce à son théâtre de verdure et son pont chinois, et gothique aussi par

son cloître idyllique... le jardin du chef fondateur des Arts Florissants William Christie à Thiré est l'un des plus beaux lieux imaginés par l'homme : il réinvente et synthétise à lui seul tous les jardins du monde. C'est la création d'un musicien jardinier au goût unique qui mêle comme nul autre l'art et la vie, la musique et la nature. Chaque été, le site vit une heure privilégiée... quand concerts dans les bosquets, opéra sur l'eau enchantent allées, pelouses, haies et topiaires jusqu'à la nuit. Aucun festival dans le monde n'égale la magie et l'enchantement des concerts proposés dans le jardin de William Christie. Un cycle de programmes musicaux ouverts à tous, accessible au plus grand nombre... Festival majeur en Vendée, chaque été, dernière semaine du mois d'août...
Collection de photos inédites © classiquenews.com 2014.

CD. Haendel : Orlando (Archiv, René Jacobs, 2013).

CD. Haendel : Orlando (René Jacobs, 2013). Héros aux pieds d'argile. Avant nos Batman, Spiderman, Hulk ou Superman... autant de vertueux sauveurs dont le cinéma ne cesse de dévoiler les fêlures sous la... cuirasse, les figures de l'opéra ont elles aussi le teint pâle car sous le muscle et l'ambition se cachent des êtres de sang, inquiets, fragiles d'une nouvelle humanité tendre et faillible. Ainsi Hercule chez Lully, Dardanus chez Rameau, surtout Orlando de Haendel... avant Siegfried de Wagner, héros trop naïf et si manipulable. Sur les traces de la source



littéraire celle transmise par L'Arioste au début du XVIème siècle et qui inspire aussi Vivaldi, voici le paladin fier vainqueur des sarasins, en prise aux vertiges de l'amour, combattant si frêle face à la toute puissance d'Eros. Un chevalier dérisoire en somme, confronté au dragon du désir. ...

Mais impuissant et rongé par la jalousie le pauvre héros s'effondre dans la folie. Que ne peut-il pourtant fier conquérant infléchir le coeur de la belle asiatique Angelica qui n'a d'yeux que pour son Medoro. En un effet de miroir subtil, Haendel construit le personnage symétrique mais féminin de Dorinda, tel le contrepoint fraternel des vertiges et souffrances du coeur : elle aime Orlando qui n'a d'yeux que pour la belle Angélique.

Passionnantes Angelica et Dorinda

La musique exprime le souffle des héros impuissants, la toute puissance de l'amour, sait pourtant s'alanguir en vagues et déferlantes pastorales (l'orchestre est somptueux en poésie et teintes du bocages), annonce comme Rameau quand il nous parle d'amour (Les Indes Galantes), cet essor futur du sentiment, nuancant en bien des points les figures un rien compassées et mécaniques du séria napolitains. Gorgé d'une saine vitalité, René Jacobs séduit immédiatement par sa frénésie dramatique qui sait caractériser les personnages et les situations. C'est nerveux parfois secs et tranchant mais toujours vif et exalté. Christie reste indépassable par le sentiment et l'alanguissement.

Car seule faiblesse de l'enregistrement le contre-ténor en couverture : Bejun Mehta a certes une projection fluide et claire mais le style aguicheur et fleuri à l'excès manque singulièrement de simplicité et de naturel. A force de vouloir en démontrer, le chanteur rate son incarnation et demeure rien que maniéré : un contresens qui lui est fatal. A contrario de sa contreperformance, les chanteuses sont... superlatives, en

particulier, l'Angelica de Sophie Karthäuser (qui allie la grâce mozartienne à la précision de ses vocalises) et la soprano vedette de l'écurie Jacobs depuis des lustres, l'irradiante et diamantine Sunhae Im, d'une fraîcheur juvénile et tendre capable d'expressivité ardente et naturelle : un modèle d'élocution dramatique qui rééclaire le rôle de Dorinda, en fait bien cette sœur en douleur de l'impuissant Paladin devenu fou. L'orchestre fiévreux, bondissant redouble de nuances et dynamiques : voilà un chef qui comprend sans cependant en exprimer les teintes mordorées voire ténébristes (écouter ici Christie), le roman de l'Arioste entre l'illusion de l'amour, la sincérité du cœur, la folie de la jalousie : de fait, l'Orlando de Haendel est contemporain du choc orchestré par Rameau son contemporain (Hippolyte et Aricie, 1733), et de 20 ans plus tardif que les sommets lyriques précédents signés Vivaldi à Venise... Aucun doute cet Orlando – réserve émise au chanteur dans le rôle-titre, est à classer parmi les meilleures réussites de la discographie déjà riche. Avec un chanteur plus simple en tête d'affiche, la lecture aurait décroché le « CLIC ». Avec le récent Belshazzar de William Christie (et ses chœurs des Arts Florissants rien moins qu'inouïs), Haendel déploie à nouveau ici sous la baguette acérée, vive du gantois Jacobs, son irrésistible invention lyrique. Coffret très très recommandable.

Haendel (1685 – 1759) : Orlando, 1733. Bejun Mehta, Sophie Karthäuser, Kristina Hammarström, Sunhae Im, Konstantin Wolff... B'Rock Orchestra. René Jacobs, direction. Enregistrement réalisé au Concertgebouw de Bruges à l'été 2013. 2 cd ARCHIV Produktion 0289 479 2199 8

**Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra National de Paris, le 9
juin 2014. Verdi : La
Traviata. Diana Damrau,
Ludovic Tézier, Francesco
Demuro, Cornelia Oncioiu...
Orchestre et chœur de
l'Opéra National de Paris.
Daniel Oren, direction.
Benoît Jacquot, mise en
scène.**

Nouvelle Traviata après l'année
Verdi à l'Opéra National de
Paris ! Une Traviata nouveau cru
qui profite de la performance
choc de la soprano **Diana Damrau**
dans le rôle-titre, pour ses
début à Paris. La mise en scène



est de **Benoît Jacquot**, dont nous gardons l'agréable souvenir
d'un Werther réussi La direction musicale est assuré par le
chef italien Daniel Oren. L'opéra le plus joué dans le monde,
parfois même une carte de présentation des grandes divas ne
laisse toujours pas indifférent. Raconter l'histoire peut
paraître redondant, l'intrigue respectant plutôt fidèlement le
célèbre roman d'Alexandre Dumas Fils, où une courtisane de
lux se sacrifie par amour et (re)devient victime de la

société. C'est peut-être aussi la plus saisissante étude psychologique de tout le théâtre lyrique romantique, créée par Verdi en 1853 sur le livret de Francesco Maria Piave d'après La Dame aux Camélias.

Non italienne, une inoubliable Traviata

Que faire avec une telle créature ? Le pari, payant, de l'Opéra de Paris en embauchant Benoît Jacquot et son équipe artistique pour la nouvelle production et sans doute celui du « retour aux origines ». La Traviata est une œuvre italienne, certes, mais son esprit est français. L'inspiratrice du drame se nommait Maire Duplessis, maîtresse d'un Liszt et d'un Dumas Fils. Giuseppe Verdi a mis en musique les mœurs et valeurs de la France de la monarchie de juillet. On a tendance à l'oublier, voire à l'ignorer dans certaines mise en scènes transposées parfois de façon trop ésotérique, touchant le snobisme sans fond ni intention. Dans le cas Jacquot, les intentions ne sont pas les plus explicites, et tant mieux. Nous acceptons rapidement l'aspect cinématographique de sa production, toujours avec deux plans différents sur le plateau, dans les décors esthétiques de Sylvain Chauvelot, avec les riches costumes de Christian Gasc et les lumières pertinentes d'André Diot. Idéalement, le cinéaste metteur en scène a voulu rompre, en toute délicatesse, avec certaines conventions... Notamment avec les chœurs les plus statiques que nous ayons jamais vu dans une Traviata. Si nous aimons les chansons à boire animées et dansantes, le fameux Brindisi devient ici un mini-concert de Violetta et d'Alfredo. C'est moins une approche psychologique qu'une représentation très

juste des codes et mœurs de la société d'alors. L'élégance, le raffinement, les nons-dits, l'isolement et la désolation dansent ensemble dans les ténèbres pendant que deux amoureux célèbrent la joie et la volupté. Cela ne peut pas être plus français, ni plus beau dans sa véracité.

Quel profil pour Violetta Valéry ? Diana Damrau, soprano allemande, offre une prestation rare par l'excellence de son chant. N'oublions pas qu'il s'agit d'un rôle très exigeant pour l'interprète d'un point de vue vocal. Les talents propres à la soprano, avec sa formation académique mozartienne font de sa Violetta une tragédienne plus française qu'italienne, avec une ligne de chant impeccablement soignée, des piani et pianissimi dans les sommets et les profondeurs du rôle qui font ravir les cœurs. « Addio del passato » au dernier acte est l'un des nombreux moments forts, la salle respire et soupire à l'unisson devant la perfection sonore des adieux de la Violetta mourante. A ses côtés, Ludovic Tézier dans le rôle de Giorgio Germont, père d'Alfredo, est aussi excellent. Il incarne le rôle avec un air hautain qui va très bien dans cette production. Sa performance est une véritable master class, peut-être trop vaillant et héroïque pour le rôle, mais puissamment crédible quoi qu'il en soit.

Daniel Oren dirigeant l'Orchestre de l'Opéra National de Paris défend aussi le parti-pris de faire une Traviata résolument non italienne. Si sa baguette manque parfois de clarté, il arrive souvent à obtenir un son frémissant, sensuel et sans excès. Pourquoi être libre quand nous sommes si bien dans nos prisons ? Soit, mais nous l'aurions préféré libéré. [Ne manquez pas cette Traviata française, si brillante et raffinée à l'affiche de l'Opéra Bastille les 12, 14, 17 et 20 juin 2014.](#)